

Le printemps des enfants

Stimulés par les mouvements successifs de foules colériques en bonnets rouges, gilets jaunes, chemises bleues ou autres pièces de vêtement vivement colorées, les enfants de France sont descendus dans la rue au printemps de l'année 2020, sans uniforme mais en poussant des cris au timbre caractéristique de leur impuberté. Pour être des leurs, il fallait et il suffisait de n'avoir pas le moindre poil au menton pour les uns, pas la moindre pointe d'oignon sous le tee-shirt pour les autres. En pratique, ils venaient de tous les milieux sociaux ; ils avaient entre huit et douze ans ; ils étaient organisés, sans mot d'ordre, en groupes de six à huit, des deux sexes. Une seule consigne était répétée à l'envi : Le (la) chef (cheffe) de groupe était le (la) plus âgé(e), sauf refus de sa part.

Leur détermination était si inébranlable, leur mot d'ordre « Adultes, au boulot ! A nous la politique », était si incontournable, que leur prise de pouvoir se fit d'un coup. Les adultes pensaient : « Nous n'allons pas faire du mal à des enfants, laissons-les faire, ils ne tarderont pas à se lasser. »

Sous l'œil d'un peuple médusé, tout s'est vite et bien passé. Des élections, réservées à ceux et celles qui avaient onze ou douze ans, ont porté à tous les niveaux du pouvoir une jeune élite dévouée, désintéressée, qui partageait son temps entre ses études et ses devoirs politiques.

L'Administration a été déléguée aux adultes, qui y ont gardé les postes qu'ils occupaient auparavant. Rien n'a changé non plus dans la sphère industrielle et commerciale. Les lois nouvelles, ne traitant que de sujets fondamentaux, ont été traduites par les fonctionnaires en arrêtés, règlements, circulaires, sur lesquels les jeunes élus exerçaient un vigilant droit de veto lorsque, abscons ou obscurs, ils trahissaient leur pensée.

Il n'a pas fallu plus de six mois pour que l'expérience soit prise au sérieux par l'Europe. C'est alors que, enhardis par ce début de reconnaissance, nos jeunes élus ont voté une loi proscrivant l'usage du papier, afin de préserver les forêts à l'échelle du monde.

Dès le plus jeune âge, le clavier serait le seul moyen d'expression. L'écriture manuelle serait proscrite. Tous les écrits, toutes les figurations seraient créés et diffusés par l'informatique. Les livres et les images du passé que l'on voudrait conserver le seraient dans des silos souterrains indestructibles. Tous les autres seraient irrémédiablement mis hors d'usage par enfouissement profond, garant de la séquestration de leur part de carbone. Des copies dématérialisées seraient stockées et diffusées par un *cloud* géant.

Pour les usages triviaux (emballages, papier hygiénique...), une forte taxation encouragerait le développement de moyens de substitution acceptables, excluant tout dérivé du pétrole.

L'emploi du bois d'œuvre serait encouragé, la longue durée de vie des objets et structures à quoi il serait employé étant une forme de séquestration du carbone.

Passée la vague d'enthousiasme de la population, des grincements de dents se sont fait entendre. Ils avaient trait à la possibilité de créer et conserver à titre privé des œuvres d'art sur papier ou de très beaux livres imprimés. Une loi à leur sujet fixa les conditions de leur création, dématérialisée de préférence, sérieusement encadrée dans le cas contraire. D'autre part, ceux qui auraient l'autorisation de conserver des originaux, anciens ou nouveaux, les déposeraient dans les silos de l'Etat. Ils en conserveraient une unique copie virtuelle. Les peintures sur toile et les sculptures n'étaient pas concernées. Toutefois, pour ces dernières, le recours, même partiel, au papier mâché était interdit.

(Bien d'autres réformes ont été initiées, mais les 7500 caractères, espaces compris, dont dispose l'auteur de ce récit ne suffiraient même pas à en dresser la liste).

Dans les douze mois qui ont suivi, les affaires de l'Etat et celles de la société ont tiré un bénéfice certain du bouleversement entraîné par le *Printemps des enfants*. La bienveillance de la population pour les chers petits au pouvoir a fait naître un savoir-vivre général, dans tous les compartiments de la société. Une nation de râleurs s'est métamorphosée au point de faire oublier les exemples scandinave ou helvétique.

Etions-nous à l'aube du *meilleur des mondes* ?

Hélas, les premiers signes d'une contre-révolution en marche n'ont pas été compris par nos jeunes dirigeants. Ils étaient le fait d'octogénaires qui gardaient une certaine alacrité et envisageaient avec horreur leur fin de vie en maison de retraite, fût-elle de luxe. Mal supportés dans

leur famille, ils ont soliloqué ou bavassé à deux ou trois sur la disparition programmée des livres et sur l'invasion du monde numérique, qu'ils n'avaient pas su ou pas voulu maîtriser. Ils ont contemplé avec mélancolie les rayonnages de leurs bibliothèques, caressant les douces tranches de cuir de livres hérités de leurs aïeux ou chinés aux puces.

Lorsqu'il a été commandé que chacun dépose ses livres à la mairie de sa commune et établisse (sur ordinateur) la liste de ceux que, par exception, il souhaitait conserver en copie virtuelle, des bourses aux livres rares se sont ouvertes partout en France, où ceux qui jugeaient en avoir plus qu'ils ne pourraient en sauver vendaient leur surplus pour des sommes minimales à ceux qui n'en avaient pas, heureux de pouvoir participer à leur sauvetage.

Sous le nom *Amis de Bradbury*, une myriade de clubs informels sont apparus, au sein desquels chacun adoptait un livre et s'engageait à l'apprendre par cœur en vue de sa conservation par le plus naturel et le plus humain des procédés.

Dans Paris, un certain dimanche, un vent de désespoir se fit entendre, vite relayé par un ouragan de colère. Ce tintamarre provenait d'une centaine de milliers de poitrines, chacun, chacune récitant son livre, sous l'œil des caméras du monde entier. Ces petits vieux et ces petites vieilles étaient si attendrissants dans leur claudication collective d'une gare à une autre le long des boulevards, que les responsables des forces de police, malgré les ordres de dispersion péremptoires du très jeune ministre de l'Intérieur, se sont bornés à dépêcher le Samu, pour

secourir les marcheurs défaillants. Même les *black blocs* ont trouvé malséant de tirer parti de l'occasion.

Le projet de cette manifestation avait été relayé à travers toute la France de bouche à oreille par les *Amis de Bradbury*. C'est pourquoi les Grandes Oreilles, scotchées au Net, n'ont pas vu venir le coup. Jules, l'auteur de ce récit, et Julie, sa compagne, étaient au cœur de la foule. Elle scandait le récit du voyage en Afrique du Sud à la toute fin du XVIII^e siècle de Le Vaillant, naturaliste hollandais descendant de huguenots. Lui mâchouillait l'interminable autobiographie de Paoutovski, écrivain russe de l'époque stalinienne.

Les conséquences de ce non-événement ont été désastreuses. Les enfants ont été profondément déstabilisés. Pour beaucoup, n'étaient-ce pas leurs grands-parents, parfois leurs arrière-grands-parents, qu'ils avaient vu défiler à la télé ou sur leurs portables ? Malgré les exhortations de leurs leaders, les défections au sein du mouvement *le printemps des enfants* se sont multipliées comme une traînée de poudre et, suivant l'exemple de la présidente de la République, les élus ont démissionné en masse et rendu le pouvoir aux adultes.